FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 30 JUILLET 1861.

SOUVENIRS ET AVENTURES

d'un volontaire de Garibaldi,

Recueillis et rédigés par

M. CLÉMENT CARAGUEL.

VIII

La Calabre.—Le petit tambour napolitain.—Premier engagement.—Deux Bâtons Croq'Morts.—Le Salon.—Marche dans la campagne.—L'espion.—Salano.—Attaque des Napolitains.—Embuscade.—Le Salon.—La mort de Rosolino.—L'église de Solano.

Nous avions déjà le pied dans les Calabres, et l'ennemi ne se montrait pas encore. De leur rapports l'évêque nous disait inédit en cœur sur le lieu de notre bébaquement, mais ne pouvait tarder à paraître. Il fallait se hâter de mettre le temps à profit.

Les carabiniers occupaient position sur les hauteurs et nous travaillâmes à élever de petites fortifications en terre en en plaçant sur la route de Bagnara à Scylla, que s'était naturellement de ce côté que devait venir l'attaque.

Pendant que nous étions tout à un travail, une troupe de bâissons à droite de la route s'ouvrit tout à coup et donna passage à un petit bonhomme en uniforme napolitain, qui portait un tambour sur son dos. Il leva vers le ciel, avec une baguette dans chaque main, et courut à nous en criant : Viva Garibaldi!! On l'interroge : il nous apprit que les Napolitains arrivaient, qu'il était nombreux cette nuit, qu'il les détestait parce que son père avait été tué par leur sabre; qu'en conséquence, ayant connu le débarquement des chemises rouges il avait pris en cachette à travers la campagne pour venir vous rejoindre.

Le drôle, il posa son tambour à terre, ôta son uniforme, le fota dans le fossé et resta en manches de chemise.

C'était un garçon d'une quinzaine d'années, à la mine éveillée, et qui était nu, nous dit-il, dans les Abruzzes.

Comme il finissait de donner ces explications, les Napolitains débouchèrent à un tournant de la route où se trouvait un pont assez grossièrement construit.

—En avant, mes enfans, dit de Flotte, ménagez la poudre et chargez à la baïonnette!

Les Napolitains envirent le feu à l'instant; mais, sans y répondre, nous quittâmes nos retranchemens et courûmes sur eux. De Flotte nous prouva aussitôt des inégalités de terrain.

Le petit tambour bagnat son képi en l'air et criait : Avanti! avanti! en battant la charge comme un enragé.

Nous voyant avancer constamment, les Napolitains cédèrent le terrain, ce qui fit soupçonner qu'on cherchait à nous tendre un piège pour nous prendre entre deux feux. De Flotte nous donna quelques hommes en reconnaissance. Ils revinrent au bout d'un quart d'heure annonçant que les hauteurs étaient partout occupées par des gens, et, que nous n'avions pas à craindre d'être coupés du reste de l'armée. Sur ce rapport, de Flotte, voyant qu'il était impossible d'attendre l'ennemi à la baïonnette, donna l'ordre de rétrograder.

A partir de ce moment, l'affaire fut des plus chaudes, et je ne crois pas avoir jamais entendu si fort les balles avec tant de constance, même à Milazzo. Nous avions en effet devant nous les Suisses, qui sont de bonnes troupes. Deux bâni-croq'-postes J.....et M....., se distinguèrent entre tous par la précision et la rapidité de leur tir. Ils rampaient comme des serpens, profitant d'une pierre, d'un trou, d'une racine d'arbre pour se dérober aux coups de l'ennemi. Je fus témoin d'une espèce de combat singulier qui eut lieu entre M.....et un Suisse très bon tireur, qui il avait déjà blessé deux des nôtres.

Embusqués l'un et l'autre derrière des tas de cailloux. Ils s'observèrent pendant une demi-minute, l'arme à l'épaule, jusqu'au moment où le Suisse se hasarda à lever un peu la tête. Le malheureux fut à l'instant foudroyé et tomba rude mort, atteint d'une balle à la tempe.

Notre petit tambour, qui n'avait eu jusque là d'autre arme que sa peau d'âne, s'empara aussitôt de la carabine du Suisse et de ses cartouches.

Je vois encore de Flotte, au milieu de cette grêle de balles, debout sur le chemin et hélant gaîment de prendre les plus vulgaires précautions que commandait la prudence. Comme il était très myope, il tenait un binocle à la main, qu'il portait de temps en temps à ses yeux pour observer les mouvemens des Napolitains.

Il y eut un moment où plusieurs de ses soldats l'entourèrent, en lui disant :

—Mais, commandant, vous allez vous faire tuer!

—Ne craignez rien, mes enfans, répondit-il, j'ai eu peur dans l'autre, et ce serait bien le diable si j'allais recevoir aujourd'hui une première blessure!

Hélas! qui nous eût dit que, quelques heures plus tard, ce grand cœur avait cessé de battre!

Les Napolitains plaient toujours, et nous allions pour en finir courir sur eux à la baïonnette, quand l'ordre arriva de la part du général Cosenz de cesser le feu et de rétrograder vers Scylla.

Nous revînmes donc sur nos pas. Personne, excepté notre commandant, ne savait les nouvelles. Le temps était lourd et à l'orage. Nous prîmes un chemin étroit et tortueux dans la montagne, qui monta en serpentant entre des hauteurs à pic et un profond ravin. Pendant les trois heures que dura cette pénible marche, on fit halte deux ou trois fois, car nous étions harassés après une nuit sans sommeil et le combat de la matinée. Une halte de prémotion où l'on nous dit que nous approchions de Solano.

Un quart de lieue plus loin, nous rencontrâmes un Calabrais qui nous dit que les Napolitains avaient quitté Solano depuis le matin. Comme on l'apprit plus tard, cet homme était un espion envoyé tout exprès pour nous faire rebrousser chemin.

Nous arrivâmes donc à Solano, un pauvre village avec des maisons recouvertes en chaume, la plupart étaient abandonnées. Nous étions épuisés de fatigue et de faim; notre premier souci fut de chercher les deux bâtons doubles de sous-se faisant le plus vivement sentir, de vivre, et de la paille pour nous coucher.

Quant aux vivres, il fut à peu près impossible de rien trouver, les Napolitains avaient tout pris ou peu s'en faut. Quant à la paille, il était autre chose, il y en avait en abondance. Pendant que nous nous efforcions à nous arranger du mieux possible, de Flotte et Faugeat, commandant en second de la compagnie, faisaient une reconnaissance exacte des lieux et établissaient des avant-postes. Ces mesures de précaution à peine prises, on entendit des cris aigus et une vive fusillade; c'étaient les Napolitains qui nous attaquaient.

Il est impossible d'imaginer une plus mauvaise position stratégique que ce malheureux village de Solano. Que l'on se figure un trou entouré de collines boisées de bois et de chaume de maïs; c'était sous ce couvert que l'ennemi s'était embusqué.

Au bruit de la fusillade, nous sautâmes sur nos armes. De Flotte parut le premier debors, à moitié vêtu, et suivi de tout le bras. Il posa ses soldats dans les maisons du village, avec l'ordre de ne rentrer au dernier moment sur la place de l'église, où le général Cosenz avait concentré le reste de ses forces.

Quant à moi, je fus envoyé avec un volontaire niçois en reconnaissance dans le champ de maïs, où une douzaine de Bersaglieri vinrent bientôt nous rejoindre.

L'action était vivement engagée de tous les côtés, car les Napolitains avaient poussé du premier élan jusque au village, où ils étaient repoussés par un feu des mieux nourris. Il commençait surtout à s'emparer de la place, mais tous leurs efforts venaient se briser contre une résistance acharnée; en même temps un feu terrible qui partait de toutes les maisons arrêtait leur mouvement offensif.

Pendant que cette tempête éclatait sur Solano, les éclaireurs, dont je faisais partie, s'étaient glissés dans les maïs et inquiétaient beaucoup les Napolitains, qui les entendaient sans les voir, et, ne pouvant juger si de leur nombre ni de leur position, tâtonnaient au hasard dans l'obscurité du champ. Disperses sur tous les points invisibles, la plupart de nos compagnons portaient, tandis que le feu de l'ennemi ne nous faisait pas grand mal.

Généralement, il tirait trop haut, car nous avancions en rampant sur le ventre et la charge passait au-dessus à quelques pieds au-dessus de nous. Plusieurs fois cependant, des balles coupées par les balles rencontraient sur ma tête. Une bonne Napolitaine se blessaient trompe-mal-vement par les mêmes balles que nous, par exemple, ils ne manquaient pas de tirer pour un homme une tête de maïs coiffée d'un képi, et tiraient dessus avec acharnement, pendant que le propriétaire du képi, posté un peu plus loin, faisait feu tranquillement et posément comme à l'exercice.

Tous aient un respect et craignaient même doute d'être pris entre deux feux, les Napolitains n'osaient pas avancer vers le village, et pourtant un peu de renfort n'eût pas été de trop, car les nôtres avaient l'avantage. Au bout de deux heures de fusillade, ils étaient battre la charge sur la grande route; et étaient nos gens qui avaient chassé l'ennemi de Solano et le repoussaient à la baïonnette. Nous quittâmes alors nos embuscades pour rejoindre la compagnie.

Me arrivant sur la place de l'Eglise, je vis des groupes immobiles et silencieux la considérant. Etait donc sur tous les visages, il y était des beni croq-poules qui pleuraient. Que s'était-il donc passé? Un volontaire français, Fischet, très bouleversé, me dit à demi voix :

—Notre commandant est mort!

—De Flotte l'm'écrie.

—Il vient d'être tué, reprit Fischet en se détournant pour essuyer une larme.

Je restai pétrifié.

Vénus, me dit Fischet.

Nous fendîmes les groupes, en nous dirigeant vers l'église. C'est là que le corps de notre ancien commandant était étendu sur une table de paille, entouré de quelques volontaires qui montaient la garde, la crosse en l'air. On nous laissa approcher, et je pus le voir. Un coup de son visage, en grande barbe blanche et en chemise, étaient couverte de sang; sa figure avait toujours cette expression de douceur et de fierté qui frappait ceux qui le voyaient pour la première fois.

Je restai quelque temps dans une morne douleur, à regarder l'enveloppe mortelle d'une si belle âme, et je me rappelais avec une amère tristesse ce mot qu'il nous avait dit quelques heures auparavant sa mort, quand nous lui reprochions de trop s'exposer : « Noble coeur! » d'un cœur intrépide qui devait être aussi brûlé par la destinée.

Parmi tous ceux qui entouraient en chef mort, il n'en était pas un qui n'eût donné sa vie pour lui, cela se lisait dans tous les yeux, dans l'image qui exprimaient que profonde douleur. Je voulais savoir comment ce malheur était arrivé, j'interrogeai non sans angoisse quelque catastrophe dont le dernier épisode de la lutte de la journée.

Rien de plus simple et à la fois de plus terrible.

Les Napolitains commençaient à faiblir, et de Flotte, toujours à la tête de ses hommes, comme d'habitude, les lançait sur l'ennemi, le baïonnette en avant. Au plus fort de cette charge impétueuse, de Flotte, étant déjà d'une légère égratignure à la main, s'élança sur un gros de Napolitains suivi de quelques hommes, entre autres son lieutenant Faugeat, un Français, Girard, et un volontaire de la compagnie anglaise. Un soldat le renversa d'un coup de baïonnette, mais de Flotte, en